

LE MONDE N'AURA PLUS DROIT À NOS LARMES

**Performance Poético-Polyphonique
À partir des textes de, et lu par
MOUNA OUAFIK, NASRI SAYEGH, SARAH HAIDAR, SOUAD LABBIZE**

**Conception artistique / Montage / Espace Maya Bösch
Son Maïa Blondeau**

13 Juin 2025 à 18 :30
14 Juin 2025 à 18 :00
Place Seita, Friche Belle de Mai, Marseille
dans le cadre des Rencontres à l'échelle

QUESTIONS_TOUT LE MONDE_ *écriture inédite*

M : Qui es-tu quand personne ne te regarde ?

S : Comment fais-tu pour armer tes caresses ?

M : Peut-on écrire le vide sans le remplir ?

Souad : Je n'oublie pas.

N : Mon cœur mon cœur, pourquoi m'as-tu abandonné !

Souad : Je n'oublie pas.

N : Au milieu du quel rêve t'es-tu réveillé, petit ?

Souad : Je n'oublie pas.

N : De quel tissu opaque faut-il vêtir l'enfance ?

Souad : Je n'oublie pas.

N : Pourquoi le bleu / pourquoi violet ?

Souad : Je n'oublie pas.

M : Peut-on comprendre l'infini sans s'y perdre ?

N : Nomme chacune de tes balles !

S : Qui a enfanté le silence pour la première fois ?

M : Quelle est la nature du temps : cercle, ligne, ou illusion ?

S : Par quelle terre voudrais-tu être assassinée ?

M : **en arabe** As-tu déjà souhaité déposer un de tes poèmes au creux d'une partie du corps d'une autre personne ? Laquelle ?

J'AI VU_NASRI

J'ai vu / Par hordes d'apparitions

Les Va-Nu-Pieds
Les Sans-Talons
Les Sans-Pieds
Les Désorbité.e.s
Les Ahuri.e.s
Les Aveuglé.e.s
Les Désopilé.e.s
Les Abattu.e.s
Les Sans-Têtes
Les Sans Voix
Les Syncopées
Les Sans Corps
Les Fendu.e.s
Les Gerçé.e.s
Les Atterré.e.s
Les Sans-Pouls
Les Indicibles
Les Affalé.e.s
Les Affolé.e.s

J'ai vu

Les Sans-Peaux
Les Peu Blessé.e.s
Les Éraflé.e.s
Les Égratigné.e.s
Les Esclaffé.e.s
Les Gémissant.e.s
Les Crevassé.e.s
Les Balafré.e.s
Les Déchiré.e.s
Les En-Lambeaux
Les Terrassé.e.s
Les Effeillé.e.s
Les Vomissant.e.s
Les Déambulant.e.s
Les Atrocié.e.s
Les Meurtri.e.s
Les Effaré.e.s
Les Etourdi.e.s
Les Déchiré.e.s

Celles et Ceux, tapis à même les trottoirs

Puis
Celles et Ceux, crachés

Certain.e.s sont encore vivant.e.s

Les Sur-Mort.e.s
Les Ecorché.e.s aux sourires béats

+++ ENREGISTREMENT / SUPERPOSITION

J'ai vu Aussi

Les Piétiné.e.s
Les Ecrasé.e.s
Les Sans-Lèvres
Les Immobiles
Les Obscurci.e.s
Les Cendré.e.s
Les Brisé.e.s
Les Atterré.e.s
Les Désincarné.e.s
Les Fêle.e.s
Les Pavé.e.s
Les Dépouillé.e.s
Les Édenté.e.s
Les Desolé.e.s
Les Goudronné.e.s
Les Déboulonné.e.s
Les Gerçé.e.s

Maudite et stupéfaite procession

Les Ensanglanté.e.s suivent dans un mutisme d'avant mondes

Et ceux, jonchant.e.s, aux quolibets offusqués

Les Prostré.e.s
Les Larvé.e.s
Les Recroquevillé.e.s
Les Ebauché.e.s d'Existences
Les Bipèdes
Les Dévertebré.e.s
Les Enjambé.e.s
Les Dispersé.e.s
Les Ébouché.e.s
Les Essoufflé.e.s
Les Inconscient.e.s
Les Fendu.e.s
Les Fêlé.e.s

Les Pétrifié.e.s
Les Écrasé.e.s
Les Dévasté.e.s
Les Sans-Souffle
Les Sans-Bruits
Les Sans-Mots
Les Catastrophé.e.s SYNCHRO AVEC MAÏA (FIN ENREGISTREMENT)

**+++ SON FEEDBACK / TEMPS
FIN SON**

« *le temps
n'existe plus* »
Et seul
Le Soleil Est Au Prologue Des Mondes

plus vite

Les Éloigné.e.s
Les Suffocant.e.s
Les Démembré.e.s
Les Sans-Ombres
Les Convulsifs.ves.
Les Figé.e.s
Les Coïncidé.e.s
Les Miraculé.e.s
Les Epars.e.e
Les Eparpillé.e.s
Les Subit.e.s
Les Ruiné.e.s
Les Pulvérisé.e.s
Les Eborgné.e.s
Les Désassemblé.e.s
Les Intoxiqué.e.s
Les Radié.e.s
Les Enlacé.e.s
Les Péri.e.s
Les Obscurci.e.s
Les Cendré.e.s
Les Giclé.e.s
Les Ellettré.e.s
Les Tombant.e.s
Les Tombé.e.s
Les Noirci.e.s
Les Épargné.e.s
Les Lasses
Les las
Les Plus-Là
les Chronocidé.e.s - Sarah

ENTREE SARAH *Extrait de La Morsure du Coquelicot*

J'ai vu dans cette trainée de chair et de sang ce que la métaphore a médiocrement habillé : leur haine est absurde, mécanique, stupide... la mienne le sera aussi ! Pour que mes sensations sous la pluie parfumant l'engrais puissent exister sans attester de leur pureté, pour que je puisse me masturber en me pendant à un couplet subversif, je dois haïr tous ceux qui pissent sur mon poème, parce que je sais enfin que parmi toutes les vengeances, celle de la poésie vaut une vie.

La poésie est une plante omnivore qui ne se satisfait que du sang, et c'est en cela qu'elle ressemble le mieux à ma terre : corps vorace et limpide, créature horifiante refusant la distinction entre la beauté et la laideur, yeux lyriques s'interrogeant sur les raisons du désamour, mains rugueuses s'étonnant de l'irrecevabilité de leurs caresses, narines vicieuses cherchant dans les détritiques un parfum ancien, vagins et phallus errant entre ces murs décrépits qui devraient leur donner une **crampe illicite...**

SON SUB

Tout germe, jubile, agonise et meurt dans la gorge d'un poème ; tout peut ressusciter dans sa rancœur, tout s'acharne sur son propre corps pour que ne meurt plus l'orgasme d'un poème.

Et parce que personne ne comprend l'essence strictement lyrique de l'insurrection, la nôtre, celle s'élançant du pus de la blessure, celle s'écartelant aux bourrasques des figuiers ; parce que tout est inaccessible pour le moment, que tous s'acharnent contre moi, contre toi que je ne connais pas, que j'ai entrevu le temps d'une balle, que j'ai aimé un instant, que j'ai détesté ensuite, que j'ai adoré vers la fin...

Mais la fin de quoi ?

+++ VARIATION SON / ACCORD

vague

FIN SON

HASHTAG HOLOGRAMME BISES_MOUNA

Mon désir est tellement acéré
qu'il faut ta langue pour le comprendre.

Un baiser vivifiant dont tu m'as affamée dans une cuisine aux pensées confuses
Un autre qui, dans l'ascenseur, a emporté notre mauvaise humeur.
Et puis celui qui t'a porté chance sur l'autoroute,
Les radars, comme moi, est tombé en panne face aux baisers.

Un baiser botox qui a gonflé mes lèvres mieux qu'une chirurgie.
Un baiser révolutionnaire embrasant chaque cellule de mon corps.
Un baiser fou : "Il n'y a pas d'autre vie que celle-ci, mon amour, ne crois pas ce que disent les religieux."
Un baiser artiste qui a redessiné mes lèvres à l'encre de Chine.
Un baiser parfait qui fait oublier tous les mauvais baisers. Une belle promesse pour recommencer.
Un baiser innocent qui n'a rien à voir avec ma colère héritée.
Un baiser timide d'un monstre qui a perdu ses crocs à force d'aimer.
Un baiser permanent : mon rouge à lèvres mat sur ta bouche, indélébile même après avoir bu et mangé.
Un baiser vampire qui a aspiré mon sang et ma salive.
Un baiser humide qui a réparé mes lèvres gercées par le froid.
Un baiser bleu qui a révélé ton éloquence avant de s'échapper de ma bouche
Un baiser cruel : "calme-toi, nous n'en sommes qu'au début."
Un baiser toxique : mes lèvres sont devenues une marque déposée à ton nom.
Un baiser tyrannique : tu as saisi mes lèvres comme on tient un oiseau pour l'empêcher de trembler avant de le laisser s'envoler.
Un baiser punitif : tu m'as châtiée d'avoir poussé mon caddie vers la fenêtre d'une voiture accidentée.
Ce qui n'a jamais été dit, ne sera jamais dit.
Mon souffle dans tes oreilles,
Ma langue sur ton cou,
Mes ongles sur tes testicules,
Prélude à un baiser primitif.
Mes ovules ont explosé,
Un à un.
Du bout de ta langue tu as tracé les contours de mes lèvres, encore et encore,
Un baiser ne te suffit pas, ni même deux.
Tu as léché mon menton,
Ma langue a crié,
Tu as égorgé le coq matinal
Tu as soufflé sur ta bouche, canon du pistolet,
Après avoir tiré le baiser, une balle,
Un baiser mortel,
j'ai vu les fleurs sur ma tombe.

temps

ENJAMBER LA FLAQUE OÙ SE REFLÈTE L'ENFER_SOUAD

Souad monte sur la chaise rouge, lit le prologue, puis elle laisse tomber la feuille ; l'enregistrement démarre...

EN GRIS LES MOTS que Souad chuchote dans son micro, parfois en français, parfois en arabe.

MICRO SOUAD L'évocation de l'épisode fondateur de mes prisons intérieures ne se fera pas sans la traversée des sanglots. Ecrire ne me donnera pas la force de m'exprimer de pleine voix, les mots inconnus de ce drame se sont fossilisés depuis une quarantaine d'années.

ENREGISTREMENT (en gris, les mots ou phrases superposées en live)

Rien de grave n'est arrivé depuis que ma mère a hurlé. Mon récit balbutiant a buté contre l'écho de sa voix. Mes paroles se sont recroquevillées autour de leur noyau, d'autres moins souples ont implosé, semant un arbre à grenades dans les plis de la gorge. Chaque floraison renforce les racines du grenadier tenace, les fruits non cueillis se rabougrissent, encombrant ma poitrine. Quels mots d'enfant allaient relater ce que je venais de subir ? Je suis rarement revenue, depuis l'été soixante-quatorze, vers ces paroles enfermées dans mon cachot intime, le plus éloigné de ma vue quand je descends dans les caves de l'enfance. À chaque tentative de visite, ces paroles refusent que je les approche. Quelle formule allais-je prononcer entre larmes et sanglots ? Il manque à mon vocabulaire ces mots refoulés à la source lorsque je me suis heurtée à la question de ma mère : « Mais pourquoi tu es sortie ? » Je ne comptais pas manifester ma peine avec des paroles, mon état de confusion suffisait. Juste des faits à relater à contre-sanglots.

Tant que je n'aurai pas réussi à les convaincre de m'accompagner vers la lumière, ces paroles m'exposent à la toute-puissance de ma mère, à sa colère inattendue, toujours aussi terrifiante. J'aimerais les écouter une fois, une seule fois, leur accorder ma compassion, les envelopper de tendresse, puis les laisser dans leur cachette d'enfant s'ils tiennent à y rester. Ce que je n'ai pu avouer n'a pas grandi, reste vulnérable. Au-delà du choc impossible à décrire autrement qu'avec des larmes, je suis encore face à l'impuissance à donner corps aux paroles ravalées, celles que j'aimerais vocaliser si seulement je les connaissais. Ces paroles errent sans corps, inconsolables. Si je pouvais leur coudre des vêtements pudiques pour qu'elles acceptent de sortir. Qu'elles expriment ce qui n'a pas été dit quand un mensonge a pris le relais pour faire cesser les hurlements de ma mère.

La vérité, nous sommes deux à la connaître : moi et l'inconnu que j'ai, toute l'enfance, désespérément cherché, dans les visages d'hommes qui avaient sa corpulence, ses lunettes. Tous les matins, en allant à l'école, il a fallu passer à l'angle des deux rues où j'ai donné la main à un inconnu. Des années durant, j'ai tenté d'emprunter le chemin vers l'immeuble où j'ai été conduite. Mes pas ont refusé de me suivre, les larmes m'y précédaient et finissaient, à chaque tentative, par me dissuader de poursuivre ma quête. Immobile, je refaisais le trajet, modifiant des bribes cruciales des faits. Un pèlerinage qui me tentait pour une raison ambiguë : vérifier le souvenir, dépasser la peur qui serpente à travers mes viscères. Que de fois, j'ai parcouru le trajet, seule, sans donner la main, debout à l'angle des deux rues où mon destin m'a détournée de ma balade interdite.

Je n'oublie pas la fraîcheur du carrelage, la trace des larmes sur les tomettes bordeaux, vestige colonial qui sera, heureusement, recouvert d'un lino. Aujourd'hui, il

me suffit d'apercevoir des tomettes pour penser à celles qui m'ont servi d'oreiller sous le lit où je me suis réfugiée. Je portais un short, vêtement d'intérieur quand on est une fille. J'avais neuf ans, l'indépendance en avait trois de plus, l'âge du mariage de mes parents qui ne se seraient pas rencontrés s'ils n'avaient participé ensemble à la libération du pays. L'indépendance et les histoires officielles de la révolution étaient plus héroïques que nos vies de citoyens redevables aux martyrs. J'avais l'âge du coup d'État, officiellement appelé « le Redressement Révolutionnaire ».

Ma mémoire répartit les souvenirs dans deux armoires, une pour le dialecte algérien, l'autre pour le français. Dans chacune d'elles, une étagère bilingue où les termes connaissent leur traduction. Les mêmes souvenirs se déclinent dans les deux langues qui jouent ensemble à saute-moutons. À l'exception d'un seul mot prononcé en français par ma mère, pour raconter, en ma présence, ce que son idiote de fille a failli subir. J'ai cru qu'elle parlait de la couleur violet. Cette incompréhension entretenait la confusion dans mon esprit, accélérât mon rythme cardiaque dès que j'entendais prononcer ce mot épineux. Il a fallu ajouter à la violence subie dans mon corps de fillette l'ingrédient linguistique intrigant. La colère de ma mère m'a empêchée de relater l'agression jusqu'au bout. Pourquoi « violet » ? Pourquoi « violet » ? Pourquoi « violet » ? Je n'ai pas eu le temps de prononcer d'autres informations que « homme » et « culotte ». Mon traumatisme et la rage de ma mère allaient fusionner et former un drame couleur violet. Un drame qui s'épanouissait dans mon mutisme.

Pouvoir des mots maternels sur mon intimité et ma pudeur. Le violet ne figurera jamais dans ma garde-robe ni dans ma décoration. Mon frère daltonien cherchait, parfois, un vêtement : « Où est ma chemise violet ? » Je m'empressais de retrouver la chemise d'une tout autre couleur. Ce mot était la première clé de la trappe que j'avais camouflée avec un mensonge ; l'entendre à la maison signifiait qu'on n'avait pas oublié. J'étais en sursis. Le viol et ses conséquences étaient moins graves que la réaction de ma mère. Je croyais, en regagnant la maison, que mon choc et ma peine étaient plus grandes que tout ce que j'avais connu. Or, la colère de ma mère allait les dépasser en puissance et en résonance.

Les jours suivants, ma mère me rappelait, je ne m'y attendais jamais, devant des proches ou de vagues parents, que j'avais failli être... Il restera entre nous ce mensonge : « Rien, il ne m'a rien fait, j'ai fui... » Ce mensonge n'est pas le seul mais le premier d'une liste taboue où la peur et le mépris alimentent un insatiable besoin de me terroriser. Longtemps, je m'en suis voulu d'avoir été assez inconsciente pour suivre un inconnu dans la rue. Longtemps, c'est environ la durée d'une vie d'enfant, et l'enfance ça ne finit jamais de vous rappeler à son manque de délicatesse. L'enfance est un empire régi par des matons qui savent tout de l'adulte que tu deviendras.

Le lit sous lequel j'ai enfoui mon désarroi n'existe plus. Il m'arrive d'avoir besoin, à cinquante ans, de me glisser dans le dernier lieu où un violeur viendrait visiter mon intimité. Lit de mes parents, sommier métallique et lourd matelas en laine. Sur les tomettes fraîches, je peux laisser les larmes mouiller mes joues, sans les essuyer. La fonction poétique des larmes est de rafraîchir un visage ravagé.

En évoquant ces instants, je me vois marcher rue Diderot, en pleurant fort. Rue déserte, quartier absent. Je me vois grimper les deux étages en me préparant à avouer à ma mère. J'étais sortie en cachette, pendant sa sieste. Je craignais sa réaction. Certes, je ne m'attendais pas à du réconfort, mais certainement pas à une si grande colère qui m'apprendra à ne plus me confier en cas d'extrême chagrin.

Je subirai d'autres agressions, d'autres viols et d'autres tentatives de viol. Personne ne l'a jamais su. Mais rien de grave. Je ne guéris pas du désespoir qui a labouré ma respiration, je suffoquais, la poitrine soulevée par de puissants sanglots. Combien de temps suis-je restée sous le lit, à suivre la trajectoire de mes larmes où je trempais l'index et traçais des figures apaisantes ? Je voulais ma peine aussi éphémère que la calligraphie sur le carrelage. Je ne devais pas interrompre, de nouveau, la sieste de ma mère réveillée par mes premiers sanglots. La détresse m'a accompagnée sous le lit où je me suis réfugiée pour acheminer les larmes vers le silence.

Je m'aperçois aujourd'hui qu'il est possible, plus de quarante ans après un traumatisme, de pleurer pour un nouveau motif, un détail qui m'a échappé jusqu'ici : je n'ai pas eu l'idée de me laver les parties intimes en rentrant à la maison. Avais-je compris ce que je venais de subir ?

À partir de l'instant où je réalise que je suis responsable de ce qui m'arrive, je garde le silence sur ce que je subis de la part d'un cousin éloigné, de l'entraîneur de natation, du gardien de la piscine, d'une bande de jeunes voisins, de quelques commerçants et, plus généralement, de nombreux passagers de bus bondés ou de passants dans la rue où la seule présence d'une fille était une autorisation en règle pour la palper, l'embrasser, lui pincer un sein ou les fesses. Bien avant cet épisode, un enfant m'avait coincée contre une façade pour m'embrasser de force. Un garçon à peine plus âgé que moi, un violeur en herbe. À chaque fois que mon corps attirait l'intérêt d'un homme, j'étais d'abord étonnée puis dégoûtée par mes attributs féminins tant convoités.

Il suffit d'une fois pour **enjamber la flaque où se reflète l'enfer**

TOUT LE MONDE CONSTRUIT / DECONSTRUIT LE TITRE / CREER UNE CHORALITE QUI PREND LE DESSUS séparant l'univers de l'enfance du reste de l'éternité. J'ai alors habité la solitude avec un compagnon fiable, le silence. Je devenais l'enfant du couple silence et solitude, nous formions une famille unie autour de mes secrets. À part quelques faits similaires, rien de grave depuis que ma mère a hurlé. **MOUNA termine avec le titre en arabe « enjamber la flaque où se reflète l'enfer »**

LE CRI DE SOUAD AU MICRO : 3LACH KHRAJTI?

+++ SON BIP-BALLON / RUPTURE

JUSTICE POETIQUE_MOUNA / NASRI
Performance arabe / fr

أعاني من رهاب الاستحمام، رهاب المرض القلبي، رهاب النخاريب، رهاب الشبق، رهاب الزواج، رهاب المرايا،
رهاب الكلمات الطويلة، رهاب الحب، رهاب الأماكن المكشوفة، رهاب الأبواب الدوّارة، رهاب المقامات الصالحة،
رهاب الأرقام، رهاب العمل، رهاب الجمعة، رهاب المئانة الخجولة، رهاب البلعمة، رهاب الخلود، رهاب النكات، رهاب
الاحتجاز، رهاب الهدوء، رهاب الأمور غير المُعلّقة، رهاب النظام، رهاب الأعين المفتوحة، رهاب الانتماء..
لأنّه جديدٌ دائماً، كما لو أنّه يحدثُ لأوّل مرّة، يتوقّع منّي الشّعُرُ ابتكاراتٍ نفاذة. لأجله، أجرّحُ نفسي جروحاً حقيقيّة دامية،
بينما يتسلّى بمراقبة فتّحات الأنوف وهي تتوسّع من حولي.

J'ai la phobie des douches,
la phobie des maladies cardiaques,
la phobie des trous,
la phobie de la nymphomanie,
la phobie du mariage,
la phobie des miroirs,
la phobie des longs mots,
la phobie de l'amour,
la phobie des espaces ouverts,
la phobie des portes tournantes,
la phobie des mausolées des saints,
la phobie des chiffres,
la phobie du travail,
la phobie du vendredi,
la phobie de la vessie honteuse,
la phobie d'avaler de travers,
la phobie de l'immortalité,
la phobie des blagues,
la phobie de l'emprisonnement, du confinement
la phobie du calme,
la phobie des réponses définitives,
la phobie de l'ordre,
la phobie des yeux ouverts,
la phobie de l'appartenance / de l'origine.

Parce qu'elle doit être toujours nouvelle, parce que pour elle ça doit toujours être
comme la première fois, la poésie exige de moi de puissantes innovations. Alors je me
fais de vraies plaies bien sanglantes. Et elle s'amuse à observer mes narines se dilater
autour de moi.

SON CLUSTER « TEERS & BLOOD »
LE BIP / LA MER / LA MUSIQUE

FIN SON

SARAH *écriture inédite*
PERFORMANCE EN REWIND

Je suis une trop

Et l'écriture est l'exercice du trop

Je suis trop ceci ou cela. Je déborde d'outrecuidances, de blessures, de viols, de salissures, de baignades purulentes dans les mers sublimes et recrachées...

Et j'écris parce que je dégouline de toute cette tragédie, je suis une vomissure interminable armée d'un clavier et d'une langue...

Et toi tu aimes ça. Voyeur amputé de ses jumelles ; violeur castré ; dominant assoiffé...

Tu me lis pour jouir sans te salir les mains

Et je le sais

Et j'écris pour me laver de nos crasses

Et je le sais

Tu me lis pour jouir sans te salir les mains

Et toi tu aimes ça. Voyeur amputé de ses jumelles ; violeur castré ; dominant assoiffé...

Et j'écris parce que je dégouline de toute cette tragédie, je suis une vomissure interminable armée d'un clavier et d'une langue...

Je suis trop ceci ou cela. Je déborde d'outrecuidances, de blessures, de viols, de salissures, de baignades purulentes dans les mers sublimes et recrachées...

Et l'écriture est l'exercice du trop

Je suis une trop

Sarah en boucle
PERFORMANCE JUSQU'À L'ÉPUISEMENT
SARAH DECIDE DE LA FIN DE SON TEXTE : PLUG OUT ABRUPT

PRIMITIF_NASRI

« Primitive!!!! »

« Primitif » « Primitif » « Primitif » « Primitif » « Primitif » *TAPIS SONORE NASRI*

J'ai toujours été séduit, fasciné par ce mot. Image primitive. Mot primitif. Sauvage. Apeuré par ce qui s'apprête à surgir. La terreur de ce qui se passe dans ce monde. Mais aussi, force de l'image primitive. Du mot primitif. Celui qui fascine. Ce mot encore sauvage. Ces images à réinventer chaque matin. Les images de celles et de ceux qui résistent.

Mais je m'égare. Pardonnez ou plutôt je vous prie de bien vouloir accueillir et accepter ma primitivité. Colère et joies. Toutes deux primitives. Je suis épuisé. Tu es épuisé. Il est épuisé. Nous sommes **épuisés**. Nous sommes blessés. Épuisement et blessures toutes deux primitives.

////

Bonsoir à toutes, bonsoir à tous. Je vous prie de bien vouloir pardonnez – ou pas – cette introduction quelque peu abrupte. Car je ne sais jamais ni comment ni par où commencer, ni quoi dire ou peut être taire pour faire un début. Un commencement. Et pourtant me voilà, ayant déjà articulé jusqu'à cet instant 368 mots (c'est le décompte pour la version française – en chiffres arabes). Ayant déjà commencé à parler et à montrer, à me montrer. Je suis en face de vos yeux que je regarde me regarder. Cet espace qui nous sépare et qui nous unit. Cet endroit d'entre un œil et l'autre. Ce soir (nombre) yeux sont présent dans cette salle. **Massalkheir**.

Il est une douleur indicible et un plaisir mystérieux à l'acte d'écrire. Insondable. Incompréhensible. Et pourtant j'écris. E pur si scrivo ! Et elle écrit. Encore. Fragments. Malgré la douleur.

je suis un pédé oriental et moyen
je nous écris depuis beyrouth
je pense à nous toutes

depuis le dernier octobre
n'avoir de cesse que d'ajourner ses larmes
les décalant indéfiniment jusqu'au jour d'après
les avalant les retardant les étouffant
les contorsionnant
jusqu'à suffocation
attendre
un encore
lorsque j'éteins les yeux
pour feindre le sommeil
je vois le même sang
la même viande
humaine

animale
végétale
toutes les nuits

ouimaislemoyenorientcestropcompliqué

je suis un pédé oriental et moyen
je nous écris depuis beyrouth
je pense à nous toutes

vous qui dépecez depuis des siècles l'humanité
sachez que jamais vous n'aurez mon cœur mon âme mon sexe mon amour ni même
mes orifices
ne me demandez plus rien

je suis en corps
et
entier
/ non encore démembré

et je suis ce pédé oriental et moyen
qui nous écrit écrit et s'écrit depuis beyrouth
et qui pense et pense à nous toutes

TOUT A UN
AIR DE COMME SI
DE PRESQUE
OU DE
SUR LE POINT DE
CEPENDANT

CHOREGRAPHIE / CHANGEMENT DE L'ESPACE
DEAMBULATION :
TOUT LE MONDE SE DEPLACE – MICRO RESPIRATION
ALLER VERS SA NOUVELLE CHAISE ROUGE
SE PLACER DERRIERE LA CHAISE
LA MAIN SUR LA CHAISE
LE CORPS DETOURNE / ORIENTE VERS L'EXTERIEUR LE MONDE

**TOUT LE MONDE CHANTE SA PROPRE BERCEUSE
CHANT DE L'ENFANCE**

Le Marocain sera le dernier à mourir_MOUNA

Nous, les Marocains,
nous sommes les meilleurs Arabes d'Europe.
Nous avons écrasé la France.
Nous sommes les meilleurs en littérature,
en football,
en vols dans les banlieues,
et en meurtres aussi.

Mouna distribue au public la traduction en française

تقول للجمهور وللحكم:

نحن المغاربة أعظم العرب في أوروبا.
رؤّعنا فرنسا،
ونحن خير من يكتب الأدب
ويلعب الكرة
ويسرق في الضواحي
ويقتل أيضاً.

تحكي للبلاء والحكم الرابع
في "ماتش" أتابعه معك
من على "كونتوار"

"Number one"

أو

"Rubis"

أو

"Londons Pub"

عن الجميلات و"الكسكس"،
والألم الخفي والظاهر،
ولوعة الهاربين من أسمائهم إلى شمال لا يليق بهم،
والتائهين في "الميترو"
وفي لغة لا تدل على مقاصدهم،
والضائعين في المقاصد التي لا تستوعبها اللغة.

لم أكن هنا عند استعمار المغرب ولا عند استقلاله،
لم تر وجه "محمد الخامس" في القمر.
لم أصادف عام الجوع ولا الكوليرا ولا عام البون.
لم تذهب في جولة على بيسكليت "السلطان عبد العزيز"،
ولم أشارك "البابارتزي" في محاولات فاشلة لالتقاط صورة تجمع "الحسن الثاني" بـ "اتشيك شورو" ..

الوداعة تُستحدث من العدم.
أنا على سبيل المثال،
أكملت حياتي

من 9 سنوات.
لكنّ الربّ غيرُ مقتنع
بدرجاتي النّهائيّة.
يتحدّج دائماً

" المغربيُّ آخر مَنْ يموت."

الوقت يمضي
ويوهمنا بأنّه يصحبنا معه.
كنتُ صغيرةً وكنتُ أرغب في كلّ شيء.
كُتبت.
لم أعد صغيرةً ولم أعد أرغب في أيّ شيء.
مُسحت.. ما كُتبت.

أقضي أيامي
في صندوق سيّارة
R12
أكسِرُ البندق
وفراشات حراسةٍ
تَقْتَفِي أثرَ ضِمَّتِكَ الأخيرة
تُطَوِّقُ عنقي.

تُوشو شني
مِن الكرسِي الخلفِي
لـ
Rolls-Royce 1980
عبر الـ
Talkie-walkie
"سُجْرين عمليّة تجميلٍ للوركيين
وسنأخذ الطّريق
قريباً
إلى مدينة الحلوى"

تَقَبَّلْتُ النّشازَ الوجوديَّ لِجَوْقَةِ القسمة والنّصيب،
عالجتُ شُقوقَ الخِزَانِ المملوءِ بِعَلَّةِ التّسيير والتّخيير،
قَوِّمْتُ اللَّافِتاتِ المروريّةِ المعوجّةِ في الكونِ «قِف!»،
رميتُ الكرة الأرضيّةِ في اتّجاهِ العارضةِ.

لكنّ الربّ غيرُ مقتنع
بدرجاتي النّهائيّة.
يتحدّج دائماً

" المغربيُّ آخر مَنْ يموت."

AMENORRHEE_Sarah

J'entre dans mon cabinet comme dans un temple dont je suis à la fois la déesse et l'offrande, chevauchant sans cesse entre l'amère omnipotence et le doux sacrifice. J'y accompagne avec autant de zèle celles qui s'apprêtent à donner la vie et celles qui vont la recracher. La caresse rêche de la corde a beau m'avoir effleurée, si ce n'est l'amante et sa sorcellerie et son courage indicible, cela n'a fait qu'exciter les instruments du crime qui me servent de clito, décupler le vertige de l'équilibriste perchée au-dessus du néant, revigorer les saveurs enivrantes de la guerre.

C'est pour cela que j'ai abandonné Beethoven et l'ai remplacé par Korsakov et sa rageuse et surnoise Shéhérazade. À peine lance-t-elle les premiers cris de la tragédie que ma patiente se réveille. Puis, le hurlement est englouti par un violon douceâtre qui repousse l'étreinte du sabre de ce roi vengeur ; elle l'attire peu à peu dans l'abysse magnétique de son récit ; ma patiente caresse son ventre désormais libre, désengorgé... Elles le font toutes, à demi conscientes, encore bercées par les vapeurs du sédatif ; leur premier geste, le premier jour de leur vie...

Puis, le roi terrifié par sa propre finitude et par cette Autre, qui n'est rien d'autre que le paroxysme de toutes les autres, brandit son poignard à l'aube pour assouvir son serment et honorer sa soif de femelles trucidées. Mais Shéhérazade n'a pas fini son histoire et ma patiente se laisse porter par ce diabolique va-et-vient entre le violon et le tambour, et demande à voir, à toucher les déchets dont elle vient de se défaire.

Alors, comme dans une hallucination trop belle pour être combattue, je lui sou mets le sac noir dans lequel elle plonge ses mains pour en sortir un tas de matières informes. Shéhérazade entame sa deuxième nuit sursitaire, c'est encore un corps-à-corps lubrique où le meurtre se fait ajourner par la puissance du verbe, où le viol en apéritif à la mort est sans cesse reporté par l'orgasme de l'oreille qui boit goulument le conte...

Ma patiente mange les morceaux minuscules de son avorton et s'en délecte comme le scatophile dévorant ses propres déjections. Les violoncelles et les trompettes se déchaînent au moment où elle recrache tout pour laisser éclore un sourire solaire qui s'élargit à mesure que le roi, lascif et somnolent, laisse tomber son épée sur le tapis et sa tête sur les cuisses de Shéhérazade...

Je nettoie son visage et la regarde s'abandonner à un sommeil lénifié, presque heureux, drapé de la tendre caresse de l'archer sur un violon apaisé... Alors, j'étouffe les voix de Shéhérazade, j'endors son cruel amant et je m'affale sur mon fauteuil...

Mais soudain, l'absence de mon assistante sonne comme une timbale affolée qui annonce la cavalcade... C'est la première fois depuis vingt ans et c'est la première fois depuis ma naissance que mon oeil de chatte ne flaire pas le danger...

Shéhérazade arrive bientôt au bout de sa verve tandis que la verge d'acier du roi s'impatiente, tressaute et convulse dans son fourreau. Les flûtes perdent leur innocence, s'embarquent dans la folie meurtrière ; puis les cris qui haranguent, le diapason du crime, ce sublime moment où tout s'entretue pour que vive la beauté de Shéhérazade, parole envoûtante et esprit invincible au seuil de la décapitation...

JE NOUS REVIENDRAI_NASRI

Tout ce que je m'apprête à vous dire, à l'instant même où je délivre ces mots est aussitôt dépassé, oblitéré par la violence de l'événement. À défaut de proférer des insultes à l'adresse des instigateurs de cette barbarie, je préfère nous remercier d'être là. Nous toutes. Ensembles. Nous. Pour l'heure encore sûrs et vivant.e.s.

Je pourrais aussi commencer par ne rien dire. Ne rien dire du tout. Il ne s'agirait pas d'un taire - ce silence abject et taiseux - mais d'un silence empli de cris. Je pourrais vous regarder me regarder m'observer vous regarder et écouter vous regarder cultiver observer embrasser un silence de quelques minutes de quelques heures de quelques jours mois années décennies pour faire honneur aux âmes aux coeurs et aux sourires de nos martyrs.

Je ne m'excuserais pas d'utiliser autant le JE. De m'en accaparer. Je m'arroe le droit le temps de ces quelques lignes de faire du JE un NOUS. Du NOUS un JE. JENOUS / GENOUX.

JE suis NOUS. JE suis NOUS. NOUS sommes JE. Ce corps nu. Ce corps nous.

Je suis très fatigué. Nous sommes très fatiguées. Plusieurs années de sommeil manquent à nos paupières. Je dois avoir l'air bien abîmé. De l'extérieur, ce visage éraflé.

Mais dans les dedans de moi; mes colères, nos rages, mes terreurs, nos sexes, mes organes, nos coeurs, mes âmes, nos arbres, mes villages, nos poumons, mes collines, nos passions, mes bassins demeurent intacts, immaculées, vibrantes plus que jamais vivantes tremblantes le coeur qui bat et se débat.

Ce coeur qui pompe une hémoglobine adipeuse, épaisse. Âpre-douce. De l'huile d'olive me fait couler dans mes vaisseaux naviguer en nous avec nous dans nous je bats nous battons de cet amour si fou si violent cette furie d'aimer dans nos yeux rauques le cri de nos ancêtres à venir.

Dès hier et désormais **LE MONDE N'AURA PLUS DROIT À MES / NOS LARMES.** Le monde et ses arts. Les armes et ces mondes. Le monde de l'art [un ricanement jaune-ocre émane du public].

Vos mondes n'auront plus droit à mes larmes car au jour d'après si jamais jour d'après il y a, j'irai pleurer avec mes amours. Avec vous. avec nous. Les justes sublimes. Les justes magnifiques qui se battent qui résistent envers et contre toute barbarie. Pour et envers toutes nos beautés.

Vous êtes les barbares. Nous sommes les sauvages.
Nous sommes les belles. Nous sommes les beaux. Nous sommes les bleaux.

J'irai pleurer nos hommes nos arbres nos femmes nos crépuscules nos animaux nos enfants nos vallées nos villages nos rochers...

الجبيل ميس

مشغرة
بيروت
où la mort s'est pendue غزة
لحم بيت
قانا
جباليا الجنوبية الضاحية
رفح
خرطوم الشيخ جبل
النبطية

... car c'est dans la beauté de nos dialectes dans les méandres de nos arabes que se vautrent les terreurs d'un oxydant malade : o / x / y / d / a / n / t.

Je suis très fatigué.

Si vous pouviez me permettre une dernière petite digression. Hier. Encore. Ce cri magnifique venu d'Australie. La sénatrice aborigène Lidia Thorpe revêtue d'une cape de fourrure interpelle la cour d'un monarque dénommé Charles.

**You committed genocide against our people!
Give us our land back!
Give us what you stole from us!
Our bones.
Our skulls.
Our babies.
Our people.
You destroyed our land!
This is not your land!**

Et je conclurai par ces derniers mots qui désormais seront toujours les premiers.

المقاومة تحيا و فلسطين تحيا لبنان، يحيا

Vivent nos Libans / Vivent nos Palestines / Vive notre résistance !

Nos amoures feront trembler vos empires.

**TREMBLEZ TREMBLEZ TREMBLEZ TREMBLEZ TREMBLEZ TREMBLEZ TREMBLEZ
TREMBLEZ TREMBLEZ TREMBLEZ TREMBLEZ TREMBLEZ TREMBLEZ TREMBLEZ
TREMBLEZ TREMBLEZ TREMBLEZ TREMBLEZ TREMBLEZ TREMBLEZ TREMBLEZ
TREMBLEZ TREMBLEZ TREMBLEZ TREMBLEZ TREMBLEZ TREMBLEZ TREMBLEZ
TREMBLEZ TREMBLEZ TREMBLEZ TREMBLEZ TREMBLEZ TREMBLEZ TREMBLEZ
TREMBLEZ TREMBLEZ TREMBLEZ TREMBLEZ TREMBLEZ TREMBLEZ TREMBLEZ
TREMBLEZ TREMBLEZ TREMBLEZ TREMBLEZ TREMBLEZ TREMBLEZ TREMBLEZ
TREMBLEZ TREMBLEZ TREMBLEZ TREMBLEZ TREMBLEZ TREMBLEZ TREMBLEZ
TREMBLEZ TREMBLEZ TREMBLEZ TREMBLEZ TREMBLEZ TREMBLEZ TREMBLEZ
TREMBLEZ TREMBLEZ TREMBLEZ TREMBLEZ TREMBLEZ TREMBLEZ TREMBLEZ
TREMBLEZ TREMBLEZ TREMBLEZ TREMBLEZ TREMBLEZ TREMBLEZ TREMBLEZ
TREMBLEZ TREMBLEZ TREMBLEZ TREMBLEZ TREMBLEZ TREMBLEZ TREMBLEZ
LE GROUPE SE REUNIT AU CENTRE. CETTE AVANCEE EST LENTE ET INTERIEURE.**

MONTAGE_MAYA BÖSCH

TEXTES TIRÉS DE

- **SARAH HAIDAR** : « LA MORSURE DU COQUELICOT », Apic Éditions, Alger, 2016 / « AMENORRHEE », Éditions barzakh, Alger, 2025.
- **MOUNA OUAFIK** : « HASHTAG HOLOGRAMME BISES » / « LE MAROCAIN SERA LE DERNIER À MOURIR » / « JUSTICE POETIQUE »
- **SOUAD LABBIZE** : « ENJAMBER LA FLAQUE OÙ SE REFLETE L'ENFER » Éditions iXe – 28, bd. du Nord – 77520 Donnemarie-Dontilly
- **DIFFERENTS TEXTES DE NASRI SAYEGH** : J'AI VU / PRIMITIF / JE NOUS REVIENDRAI
- **ECRITURE INEDITE CREE PENDANT LA RESIDENCE**
- **LA BERCEUSE : LE CHANT DE L'ENFANCE**